



DG/97/2
Original: français

ORGANISATION DES NATIONS UNIES
POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Discours de
M. Federico Mayor

Directeur général de
l'Organisation des Nations Unies
pour l'éducation, la science et la culture
(UNESCO)

à l'ouverture du colloque
«François Mitterrand - Paix et développement - Témoignages»

UNESCO, 9 janvier 1997

Madame,
Excellences,
Mesdames, Messieurs,

Paix et développement. Développement et paix. En quatorze années, de 1981 à 1995, combien de fois le Président François Mitterrand a-t-il milité en faveur de cette dialectique ? Au cours de ces années bouleversées et bouleversantes, marquées dans leur milieu par la révolution des années 1989-1990, dont on saisit mieux chaque jour l'ampleur et la signification, sa voix se fit entendre dans tous les cénacles, au sein de toutes les conférences, au coeur de toutes les crises pour que la dignité, la sécurité, la liberté de chaque homme et de chaque femme soient protégées, pour que l'accès de tous à la santé, à l'éducation, au bien-être soient garantis. La constance de cet engagement au service de la paix, de la sécurité collective de tous et de chacun, comme du développement équitablement partagé, fit de François Mitterrand, au-delà de sa dimension nationale, un acteur de premier plan sur la scène internationale.

L'hommage qui va lui être rendu à cette tribune est donc d'abord le salut de la communauté internationale à un de ses acteurs d'exception dont la voix certes s'est éteinte, mais dont le sillon reste encore bien visible. Car la croisade qu'il entreprit reste d'actualité : «s'il n'y a pas de développement possible dans la guerre, il n'y a pas non plus de croissance sans la paix intérieure des Etats et pas de paix intérieure durable sans création d'un Etat de droit», rappelait-il au cours du symposium sur le développement tenu à l'UNESCO, à son initiative, les 18 et 19 juin 1994. Il n'y a donc pas un monde d'»après» François Mitterrand, car le monde dans lequel nous vivons porte encore en lui l'ensemble de ces «données complexes» qu'il eut à traiter, issues de ces bouleversements, transitions historiques et tournants qui nous mettent à l'épreuve.

Nous avons en effet tous vécu au cours des quatorze dernières années qui ont coïncidé avec le double mandat du Président Mitterrand un bouleversement majeur de l'ordre international, qui a conduit de la bipolarité à l'unipolarité, à la surinformation instantanée, à l'économie «globale» et à la place croissante des marchés financiers, à l'aggravation des disparités économiques et sociales entre les pays. Et la brutalité de ce bouleversement s'est imposée à une classe de dirigeants internationaux qui ont dû faire preuve d'une capacité d'adaptation et de réaction d'une autre nature et d'une autre dimension que celles que le monde de la guerre froide avait façonnées et mises au point.

Et dans cette tourmente-là, il appartient à un homme né en 1916, provincial, berrichon et nivernais, morvandiau et landais, enraciné dans son pays dont il connaissait les vents et les collines, les arbres et les églises, de porter la voix

de son pays, la France, le pays-hôte de notre Organisation, aussi haut que possible, aussi loin que possible. Un homme qui cherchait - «je cherche, je cherche toujours» - des réponses aux questions essentielles, qui explorait de nouveaux chemins face à la brume de son devenir personnel et du devenir du monde.

Et ce qui me frappe en évoquant la mémoire de François Mitterrand est que ce contraste formidable entre cet être «de mémoire de la France» que possédait en lui le jeune Charentais monté à Paris et ce «contemporain capital» placé au coeur des tourments de la dernière décennie, ce contraste donc, ne fut ni un handicap, ni une contrainte, mais bien au contraire une chance pour la France. Il fallait être à la fois traditionaliste et moderne, nourri d'histoire, de l'Histoire, pour comprendre ce qui se passait dans les Balkans, au Proche Orient, en Europe centrale, orientale, à l'est ou sur les versants sud de la Méditerranée comme il fallait accepter d'entrer sans prévention et comme il le fit dans le monde post-national, multilatéral qui se dessinait au fil des mutations de tout ordre et des crises internationales. Il fallait savoir chercher loin dans les racines de son identité culturelle, historique, linguistique pour résister aux dérives, aux tentations, aux circonstances fluctuantes de ce magma mondial en cours de constitution. Et je crois que dans cette multiplicité, cette diversité, cette dualité fondamentale résidait sans doute l'un des secrets de sa personnalité.

Comment réagit-il à ces sollicitations contradictoires ? Des entretiens que j'eus avec lui, il m'a semblé que l'engagement de ce croisé de la paix et du développement était le fruit d'un mélange d'espoir contre tout espoir - «spes ultra spem» - et de lucidité constructive. On dit d'un pessimiste qu'il est un optimiste bien informé. Il y avait chez François Mitterrand cette quasi-obsession de la part de l'histoire, des leçons de l'histoire, qui l'aidaient à passer au crible de sa lecture le temps présent. L'homme de culture faisait défiler les Russes et les Mongols, les Chinois et les Vietnamiens, les Arabes et les Persans, les Francs et les Teutons, les Egyptiens ou les grandes tribus africaines quand il s'agissait de décrypter les situations de crise internationale, régionale ou nationale. «N'insultons pas le passé, sinon il se vengera», avait-il l'habitude de dire. Sa vision fut donc d'abord celle d'un historien politique.

Et comment les témoins de cette époque réagirent-ils ? Les autres leaders internationaux embarqués ensemble dans le même bateau, celui que Léonard de Vinci décrit dans la tempête ? Comment ont-ils vécu ces années-là ? C'est aussi à cette question que veut répondre en partie ce colloque. Et c'est la raison pour laquelle, avec le Président Roland Dumas, nous avons privilégié les témoignages de personnalités éminentes

qui ont travaillé aux affaires du monde en même temps et avec François Mitterrand. Ce colloque n'a pas de prétention scientifique immédiate : il fait appel aux témoignages de ceux qui tinrent la barre dans les tourments et dans les tempêtes. Il s'agit de la relation d'une histoire récente, encore présente dans nos mémoires et qui sera, n'en doutons pas, minutieusement explorée par les générations futures.

Les témoignages qui seront entendus au cours de ces deux journées alimenteront plus tard les travaux des historiens. Aujourd'hui, ils vont nourrir nos réflexions du temps présent. C'était le sens de l'appel à la réflexion lancé par le Président Jacques Chirac quand il a annoncé aux Français la mort de l'ancien Président de la République. Et c'est dans la continuité de cet appel que se situe ce colloque. C'est pourquoi le Président Jacques Chirac a accepté de le placer sous son haut patronage. Qu'il en soit ici publiquement remercié.

Un proche collaborateur de l'ancien Président de la République, Hubert Védrine, a parlé récemment non pas du monde de François Mitterrand, mais «des mondes de François Mitterrand». Et c'est vrai que nous vivons dans plusieurs mondes à la fois. Un monde des riches, un monde des pauvres. Un monde des adultes et un monde des enfants. Un monde des hommes et un monde des femmes. Un monde de paix et un monde de guerre. Planète unique, mondes multiples. Voilà la contradiction centrale qui s'impose à nous.

Et pour y faire face, je ne vois qu'une réponse. Celle de la volonté. Il faut vouloir pour agir. Rien n'est pire que le consensus mou qui ne règle rien et reporte à plus tard des décisions urgentes. Notre monde meurt de la recherche du consensus à tout prix, qui n'est pas d'essence démocratique. Il faut savoir dire «non», comme il faut savoir dire «oui». Et je crois que la modernité politique viendra précisément du bouleversement des habitudes et modes de pensée, où le réalisme et la résignation l'emportent trop souvent sur la volonté et l'espérance.

Ce volontarisme, il va falloir en retrouver l'esprit et la pratique, et d'abord dans la réforme de l'Organisation des Nations Unies et du système des Nations Unies. L'architecture édiflée en 1945 à San Francisco comme à Bretton-Woods appelle une révision d'ensemble pour que la diplomatie multilatérale retrouve sa plénitude d'action. A-t-on à l'esprit que l'année prochaine nous célébrerons le 50e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme ? Et cette célébration n'est-elle pas un rendez-vous capital à l'aube d'un prochain siècle, lourd de nouvelles insécurités issues de la démographie, de la dégradation de l'environnement, du problème de l'eau, de la résurgence des formes extrêmes de

nationalisme identitaire ? A-t-on seulement remarqué qu'il manque un seul droit, dans cette Déclaration qui est encore pour aujourd'hui l'unique loi fondamentale internationale qui survive, et que ce droit, c'est le droit à la paix ?

Travaillons tous à son émergence par le respect de la dignité de chaque être humain, de chaque peuple, de chaque nation, de chaque Etat. Que ce colloque nous offre ensemble l'opportunité, en évoquant la mémoire d'un homme exceptionnel, d'imaginer les bases d'une société internationale fondée sur la paix et sur le développement. Ce sont les générations futures qui nous le demanderont et c'est à elles seules que nous rendrons compte.